



Stefan Simchowicz le 7 mai
à la Pointe de la Douane,
à Venise, à l'exposition
« Slip of the Tongue ».

Le requin de l'art contemporain.

Acheter pas cher, revendre vite: à la Biennale de Venise comme ailleurs, le collectionneur et marchand américain Stefan Simchowitz n'a pas peur de passer pour un spéculateur. Dénicheur de talents pour les uns, prédateur paternaliste pour les autres, ce provocateur s'est imposé sur le marché de l'art.

PAR ROXANA AZIMI — PHOTOS PIERO MARTINELLO

LE MARCHAND-COLLECTIONNEUR STEFAN SIMCHOWITZ, 44 ans, est la bête noire du monde de l'art. Le célèbre critique d'art du *New York Magazine* Jerry Saltz l'a baptisé l'« Empereur Sith », référence au méchant de « Star Wars ». Tout aussi féroce, Christopher Glazek, plume du *New York Times*, le surnomme le « Satan mécène ». Pourquoi tant de haine? C'est que Simchowitz est de la famille des « flippers », jargon anglais pour qualifier les spéculateurs

qui achètent massivement – et pour des clopinettes – des œuvres de jeunes artistes avant de les revendre vite avec un juteux bénéfice. A quoi ressemble ce grand méchant loup? A tout, sauf à un marchand traditionnel. Son look est étudié: pantalon ample qui lui arrive en dessous du genou, chemise savamment débraillée mais non moins griffée, baskets fluo, Leica pendu au cou. Son visage est aussi fermé que celui d'un joueur de poker.

C'est précédé de sa joyeuse réputation que Stefan Simchowitz nous rejoint dans un café, place Saint-Marc. De nature casanière, il quitte rarement ses quartiers généraux de Los Angeles. Mais il n'a pas voulu rater la Biennale de Venise, le Festival de Cannes de l'art contemporain. D'emblée, il entre dans le vif du sujet: « *Je suis au monde de l'art ce que Uber est aux taxis, un concurrent.* » Simchowitz ne cherche pas à séduire ni à copiner. « *Je ne veux pas être aimé, mais qu'on ait besoin de moi*, poursuit-il. *Les gens font attention à ce qu'ils disent, ils ont peur de perdre des clients, d'offenser. Je m'en fiche! Je ne suis pas calibré comme les autres. J'aime provoquer les gens pour qu'ils laissent tomber tout leur bullshit, leur hypocrisie.* »

Si on le taquine sur la taille de son ego, il balance: « *Je suis absolument narcissique. Il faut un brin d'ego et beaucoup de paranoïa pour bien faire les choses.* » Les critiques qui l'accablent dans la presse, il en tire profit. Mieux vaut un long et mauvais article, qu'il peut décortiquer à souhait sur sa page Facebook, que rien du tout. « *C'est une manière facile et rapide de se créer une marque* », dit-il sans ciller. Cynisme? « *Pragmatisme*, répond-il.

Même si l'un de mes philosophes préférés est Diogène le Cynique. » Plus tard, il invoquera Socrate. Rien de mieux que citer des philosophes pour se donner un lustre culturel, direz-vous. Sauf que sous ses dehors d'ours mal léché, Simchowitz est un lettré, capable de réciter des poèmes de Geoffrey Chaucer ou d'Alexander Pope, de disséquer *Narcisse et Goldmund* d'Hermann Hesse, de vanter les mérites de *La Règle du jeu* de Jean Renoir, ou d'analyser au débotté la chute de l'Empire romain. « *Il aime qu'on le triture, qu'on le fasse réfléchir*; confie la conseillère en art Laurence Dreyfus. *Il peut débattre jusqu'à 3 heures du matin.* »

L'HOMME VAUT SANS DOUTE MIEUX que la caricature qu'il cultive. C'est dans la prime enfance que s'est forgée sa volonté d'en découdre. Né à Johannesburg, cet enfant de divorcés rejoint à l'âge de 6 ans son artiste de mère en Angleterre. Puis retour en Afrique du Sud chez son père, l'industriel et collectionneur Manfred Simchowitz. Martyrisé par ses camarades de pensionnat, il finit avec une jambe brisée. Il ne sera guère mieux traité dans une école juive: les autres écoliers lui chaparquent sa pitance quotidienne. Ceinture marron de karaté, Simchowitz a depuis appris à se battre. « *Si on m'attaque, je réplique* », aime-t-il répéter. Tout comme il redira à trois reprises qu'il n'a pas été invité au grand dîner qu'a donné François Pinault à Venise au moment de la Biennale d'art contemporain. Le besoin de reconnaissance le tenaille tout autant que la rage. « *Le manque d'affection l'a poussé à être ce qu'il est aujourd'hui. C'est un gosse gentil qui a eu un père cassant. Son but est de l'épater* », confie une conseillère californienne.

« *L'argent n'est pas mon dieu* », réplique l'intéressé. Le pouvoir l'est davantage. Le thème de sa licence d'économie à Stanford est éloquent: l'illustration du pouvoir dans *Wall Street* (avec l'infâme Gordon Gekko), *Scarface* (alias le trafiquant Tony Montana) et *Le Parrain*. Trois personnages auxquels on l'a souvent comparé... « *Je ne suis rien de tout ça, j'ai une petite affaire, j'ai fait l'an dernier 12 millions de dollars avec 900 œuvres d'art.* » Après s'être lancé dans la production cinématographique, avec à son actif quinze films (dont *Requiem for a Dream*, de Darren Aronofsky, en 2000), Stefan Simchowitz fonde ••

Stefan Simchowicz à la Biennale
d'art contemporain de Venise.
Sa collection, d'une valeur
de 30 millions de dollars,
compterait 1500 œuvres.



“Les artistes sont intouchables. On les voit en parangons de la vertu morale. Mais interrogez n’importe quelle galerie et elle vous dira leur degré de cupidité.”

... MediaVast, une base de données de photos revendue à plus de 200 millions de dollars en 2007 à Getty Images. Mais assure-t-il, il ne détenait alors que 2 % de la firme. Assez toutefois pour rebondir. Il bascule alors dans le champ de l’art en utilisant les recettes de l’industrie cinématographique. « *Il faut lever de l’argent, être rapide, pas poli, parler vite, avoir de l’assurance. Vous n’avez pas le temps de vous demander: “Oh, l’artiste est-il heureux?”* », lance-t-il. Sa méthode? S’enticher d’un jeune inconnu, lui prodiguer un petit confort financier, l’aider à trouver un atelier, tout raffler à bas prix et revendre avec un bénéfice à un grand réseau d’acheteurs, parmi lesquels les acteurs Orlando Bloom et Enrique Murciano. « *C’est le fast-food de l’art contemporain: acheter pas cher, revendre vite parce que ça doit tourner. C’est sur la masse des transactions qu’il gagne* », analyse le galeriste parisien Frank Elbaz. Simchowitz, lui, se voit plutôt en tailleur sur-mesure. « *J’analyse le contexte géographique où se trouvent les artistes, explique-t-il. Ont-ils ou non un gros inventaire? Sont-ils connus ou pas? Quels sont leurs qualités et leurs défauts? Je suis comme un analyste de stratégie de McKinsey.* »

POUR DÉCRIRE LES ŒUVRES D’ART QUI L’INTÉRESSENT, il a trois mots à la bouche: beau, élégant, harmonieux. C’est qu’il fonctionne au feeling, au « j’aime - je n’aime pas ». En visitant l’exposition « Slip of the Tongue » à la Pointe de la Douane, un lieu d’exposition appartenant au collectionneur François Pinault à Venise, il s’arrête net devant une sculpture. « *Qui est-ce?* » – Un artiste français, Jean-Luc Moulène, lui répond-on. – *Quel âge?* – *Trop vieux pour vous.* » Car Simchowitz fait plutôt dans la chair fraîche. Actuellement, il corne un pool d’une demi-douzaine de créateurs. D’après le *New York Times*, sa collection compte quelque 1500 œuvres d’une valeur de 30 millions de dollars. Mais seuls 5 % de l’ensemble contribuent à 50 % de la valeur. Car les artistes de la génération post-Internet qu’il défend le plus, comme l’Américaine Petra Cortright, ne sont pas les plus vendables. « *Il achète des œuvres d’art qui se résument à des sites Internet et on sait bien que les sites ne vont pas prendre une valeur de malade* », remarque Corentin Hamel, codirecteur de la New Galerie, à Paris.

Depuis trois ans, il a jeté son dévolu sur les créateurs africains. En surfant sur Google avec deux mots-clés – « art » et « Afrique » –, il a découvert et acheté le travail du Ghanéen Ibrahim Mahama, aujourd’hui en majesté à la Biennale de Venise. « *Maintenant, on peut dire que je suis colonialiste en plus d’être opportuniste* », ironise-t-il. C’est surtout avec une flopée de peintres abstraits que Simchowitz a fait fortune. En 2011, il découvre le jeune Colombien Oscar Murillo dans une exposition de groupe à la galerie David Kordansky, à Los Angeles. D’emblée, il achète cinq œuvres pour 5 000 dollars pièce. « *J’ai appelé mes clients en leur disant: “Achetez-le, faites-moi confiance”, je l’ai présenté au galeriste Zach Feuer* », raconte-t-il. La coqueluche colombienne vaut aujourd’hui jusqu’à 400 000 dollars aux enchères et il a rejoint l’écurie de la puissante galerie David Zwirner. Difficile de mesurer toutefois l’impact de Simchowitz sur sa mise en orbite.

Certains artistes sont revenus de son côté prédateur paternaliste. Son ancien chou-chou, l’Américain Parker Ito, lui a tourné le dos. « *Il m’a rendu service quand j’avais 26-27 ans et je me suis retrouvé redevable à l’infini*, raconte un artiste qui souhaite rester anonyme. *C’était un pacte faustien et ça s’est mal fini.* »

« *Faustien? Je n’ai jamais mis de pistolet sur la tempe de quiconque*, riposte Simchowitz. *Je prends un risque énorme, j’investis tout dans la logistique, je fais encadrer, je fournis le matériel, je trouve des galeries pour ces artistes, je crée de la valeur. Je ne suis pas un courtier immobilier, mais un promoteur. J’ai changé la carrière de 50 à 80 artistes. Si on vous donnait 100 000 dollars par an, vous ne seriez pas content? Vous diriez qu’on profite de vous?* » Simchowitz est un provocateur né qui n’aime rien tant que dézinguer le système qu’il juge tribal. Pour cela, il use des réseaux sociaux, postant quotidiennement des photos sur Instagram, écrivant des messages comme autant de manifestes sur Facebook. Tout le monde en prend pour son grade. Le monde de l’art? « *Ils n’y connaissent rien, ni en histoire de l’art ni en économie.* » Les écoles d’art? « *On y enseigne la culture de l’échec.* » Les artistes? « *Ils sont intouchables, on les voit en parangons de la*

morale. Mais interrogez n’importe quelle galerie et elle vous dira leur degré de cupidité. » Il n’épargne pas non plus les galeries, dont certaines refusent aujourd’hui de lui vendre des œuvres de peur de les retrouver aux enchères: « *Elles ont bousillé plus de carrières qu’elles n’en ont bâti.* »

A Venise, il prendra plaisir à se faire photographe dans le bar du Parti communiste. « *Qui est-ce?* », s’enquiert la serveuse. – *C’est le plus grand des capitalistes*, lui répond-on. *Il pense qu’une œuvre d’art peut se traiter en marchandise.* » Elle éclate de rire, elle en a vu d’autres à la Biennale de Venise, qui est autant le temple de l’art que du commerce. Elle tique plus devant ses baskets. « *Vous vous baladez avec des tennis faites par des enfants indiens mal traités* », lui reprochera-t-elle. « *Ce ne sont pas mes chaussures les plus chères* », répondra-t-il goguenard.

Ses manières calleuses font penser au puissant marchand Larry Gagosian, qui lui non plus ne s’encombre pas d’amabilités. « *Je ne veux pas être Gagosian, qui est un modèle du passé. Je veux être Simchowitz, une tour de contrôle, et que les autres veuillent être comme moi.* » Par certains aspects, il évoque aussi le collectionneur français Marcel Brient. Tous les deux ont un œil, de bonnes connexions, et ils veulent qu’on parle d’eux. Ils sont l’un comme l’autre marginaux, rentre-dedans, pourfendeurs de l’élitisme et de l’intelligentsia.

Au vu de la quantité de gens qu’il salue au passage lors de notre promenade vénitienne, Simchowitz n’est pas un paria. Certains sont chaleureux, comme Gérard Faggionato, directeur de la galerie Zwirner, à New York. « *Ce gars est important*, affirme-t-il *On a besoin de gens comme Stefan. Il faut rester éveillé, voir toujours du nouveau. Et lui a un regard frais.* » D’autres, comme les galeristes allemandes Monika Sprüth et Philomene Magers, croisées à la Pointe de la Douane, affichent un sourire pincé. « *Beaucoup de gens bossent avec lui, mais ils ne s’en vantent pas*, confie un marchand. *C’est un peu comme aller voir une maîtresse. Tu sors de l’immeuble en rasant les murs et en espérant que personne ne te croise.* » Aimé ou détesté, il est devenu difficile de faire sans Simchowitz. ▀